LA LIBERTÉ
Depuis 1913

VOL. 105 N° 15
11 AU 17 JUILLET 2018
MANITOBA • 2,20 $ + TAXES

Veuillez prendre note
que le prochain journal sera publié avec un jour de retard du fait de la partielle dans Saint-Boniface

CARMEN CAMPAGNE



1959-2018

PUBLI-REPORTAGE

Gabriela Quintanilla, une chef de mission « right fière » !

Gabriela Quintanilla était chef de mission pour l'équipe de la Saskatchewan lors des Jeux de la francophonie canadienne de 2017 à Moncton-Dieppe. Véritable expérience formatrice pour la jeune Fransaskoise, les JeuxFC lui ont ouvert les yeux sur son identité de « Franco-Latina ».

À seulement 24 ans, Gabriela a géré une équipe de 120 personnes, composée de jeunes et d'accompagnateurs, lors de ce qui constitue l'un des plus grands événements pour la jeunesse francophone au pays. « J'étais chargée de faire le lien entre les JeuxFC et l'équipe », résume-t-elle.

Sur la table de travail de la jeune Fransaskoise s'est retrouvée toute une série de tâches exigeantes : logistique, planification, recrutement, communications… Autant d'activités formatrices qui lui serviront dans sa vie professionnelle et bénévole. « La relation était très bonne avec le comité des Jeux. Ils connaissent vraiment la réalité du terrain, c'est très facile de travailler avec eux. Ils sont super énergiques, et 100% *awesome* ! », s'exclame-t-elle.

Une expérience émancipatrice

Gabriela a porté plusieurs casquettes aux JeuxFC. Elle y participe pour la première fois en 2008 à Edmonton, puis réitère l'expérience en 2014 à Gatineau en tant qu'entraîneuse de badminton, avant de devenir chef de mission pour l'édition 2017 à Moncton-Dieppe. « Les Jeux sont chaque fois incroyables », retient-elle.

Grâce aux JeuxFC, la jeune francophone a pu vivre sa première véritable expérience en français. « Je prenais pour acquis la langue française à l'école. Je la voyais comme un outil, pas comme une culture. Puis, quand j'ai participé aux JeuxFC pour la première fois, j'ai pris conscience de la grandeur de la francophonie canadienne », témoigne-t-elle.

Impressionnée par l'engagement des jeunes issus des quatre coins du pays, Gabriela réalise qu'elle doit elle aussi « faire sa part et valoriser sa langue ». Elle s'implique alors dans son école, dans l'Association jeunesse fransaskoise en tant que conseillère, puis comme co-présidente, et s'engage pour sa communauté. « Les JeuxFC ont été un élément déclencheur », analyse-t-elle avec le recul.

Un moment de grande fierté

La cérémonie d'ouverture des JeuxFC 2017 reste inoubliable pour Gabriela Quintanilla : « Tous les jeunes étaient réunis, près de 1 200 personnes étaient là, tout le monde criait "Vive la francophonie !", et là on se dit "Waouh, ça c'est des Jeux !" ». Le slogan de cette 7e édition, *Right Fiers*, illustre parfaitement la position de la jeune chef de mission : « En revenant, on était fiers d'être Fransaskois et fiers de faire partie de la francophonie canadienne », observe-t-elle.



Indubitablement, les JeuxFC participent au renforcement de l'identité francophone des jeunes participants. Pour Gabriela, le sens de cette identité est encore plus fort. Née au Canada de parents salvadoriens, la jeune femme parle espagnol, anglais et français. Et la francophonie tient une place toute particulière dans son cœur : « La communauté francophone m'a accueillie à bras ouverts alors que je ne suis pas une francophone de souche. Je suis une "Latina fransaskoise" ! », lance-t-elle en riant.

Gabriela Quintanilla ne compte pas s'arrêter là et espère être à nouveau chef de mission pour les Jeux de la francophonie canadienne de 2020 à Victoria.



LA LIBERTÉ
Depuis 1913

Journal hebdomadaire publié le mercredi par Presse-Ouest Limitée

C. P. 190, 420, rue Des Meurons, unité 105
Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4
Téléphone : 204- 237-4823
Télécopieur : 204-231-1998
www.la-liberte.ca

Ouvert de 9 h à 17 h du lundi au vendredi

Le journal LA LIBERTÉ est imprimé sur les presses de **Derksen Printers à Steinbach**.

CONVENTION
DE LA POSTE-PUBLICATIONS
N° 40012102
N° D'ENREGISTREMENT 7996
ISSN 0845-0455

LA LIBERTÉ JOURNAL | LA LIBERTÉ COMMUNICATION

Directrice et rédactrice en chef :
Sophie GAULIN | sgaulin@la-liberte.mb.ca
Directrice adjointe et coordonnatrice de La Liberté communication :
Lysiane ROMAIN | lromain@la-liberte.mb.ca
Rédacteur en chef associé :
Bernard BOCQUEL | bbocquel@mymts.net
Journaliste :
Daniel BAHUAUD | dbahuaud@la-liberte.mb.ca

Chef de la production : **Véronique TOGNERI** | vtogneri@la-liberte.mb.ca
Directrice des finances : **Roxanne BOUCHARD** | rbouchard@la-liberte.mb.ca
Adjointe administrative : **Marta GUERRERO** | mguerrero@la-liberte.mb.ca
Caricaturiste : **Cayouche (Réal BÉRARD)**
Gestionnaire de projet : **Camille HARPER** | charper@la-liberte.mb.ca
Publi-reporters :
Marie BERCKVENS | mberckvens@la-liberte.mb.ca
Morgane LEMÉE | mlemee@la-liberte.mb.ca
Manella VILA NOVA | mvilanova@la-liberte.mb.ca
Multimédia :
Amine ELLATIFY (vidéos) | aellatify@la-liberte.mb.ca
Claudia HOUGBÉDJI (technicienne)

LA LIBERTÉ COMMUNICATION est un département de services en rédaction, graphisme, marketing, communication et production vidéo.

LETTRES À LA RÉDACTION

Le journal ***La Liberté*** est ouvert à la publication de toute lettre à l'éditeur à condition que l'auteur(e) soit identifiable (les noms de plume ou pseudonymes ne sont pas acceptés) et qu'elle ne contienne pas de propos diffamatoires. La rédaction se réserve le droit de limiter la longueur des lettres ou de retourner celles dont la formulation n'est pas claire. Merci d'envoyer vos lettres au plus tard le vendredi avant midi pour une possible parution la semaine suivante à l'adresse : **sgaulin@la-liberte.mb.ca**.

Veuillez noter que les chroniques, lettres et tribunes libres publiées dans *La Liberté* reflètent l'opinion de leurs auteur(e)s et pas forcément celle du journal.

ANNONCES PUBLICITAIRES

L'heure de tombée pour les annonces est le mercredi 16 h pour parution le mercredi de la semaine suivante. La direction se réserve le droit de refuser toute annonce envoyée après cette échéance ou d'imposer une surcharge de 10 %.

Nos annonceurs ont jusqu'au mardi de la semaine suivante pour nous signaler toute erreur de notre part. La responsabilité du journal se limitera au montant payé pour la partie de l'annonce qui contient l'erreur.

ABONNEMENT

Contactez mguerrero@la-liberte.mb.ca ou 204-237-4823.

L'abonnement annuel : 66,50 $ (TPS et taxe provinciale incluses)

Les changements d'adresse pour les abonnements doivent nous parvenir AU MOINS DIX JOURS avant la date de déménagement.

« Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. »

ACTUALITÉS

▶ Tenir une partielle en juillet

Élections Manitoba face à défi historique

Élection partielle en juillet, nouvelle liste électorale et nouveaux contrôles. Pour Lynne Rochon et son équipe d'Élections Manitoba dans la circonscription de Saint-Boniface, ce ne sont pas les défis qui manquent!

DANIEL BAHUAUD

dbahuaud@la-liberte.mb.ca

Lynne Rochon est directrice du scrutin pour la division électorale de Saint-Boniface.

En poste depuis le début d'avril, la francophone, qui a déjà été directrice du scrutin pour Southdale en 2016 et pour Riel en 2011, s'est tout de suite activée :

« On savait que la nouvelle liste électorale permanente, obligatoire depuis la modification de la *Loi électorale du Manitoba* de novembre 2017, allait apporter de nouveaux défis.

« Dès le démission de M. Selinger au mars, on s'est mis au travail. Il fallait d'abord s'assurer d'identifier autant d'électeurs possibles dans la circonscription et les ajouter à la liste que nous avions déjà en main. Question de maximiser le nombre de votants admissibles sur la liste.

« J'ai embauché huit personnes pour travailler avec moi au bureau du directeur du scrutin, situé au 744, rue Archibald, et embauché 21 personnes pour frapper aux portes des nouveaux immeubles et des nouvelles maisons de la circonscription. Cette inscription ciblée, qui a été tenue du 1er au 15 mai, ressemble au traditionnel recensement ponctuel des électeurs, avec pour différence que toutes les données sont inscrites électroniquement au bureau. »

Le 19 juin, avec l'annonce que l'élection partielle allait être tenue le 17 juillet, Lynne Rochon a rouvert le bureau électoral au 744. Neuf agents de révision ont été embauchés, pour continuer de mettre à jour la liste électorale et se préparer au vote par anticipation, qui a début le 5 juillet au 744, rue Archibald et au Club Éclipse (255 avenue de la Cathédrale), et qui se termine le 12 juillet.



Le 5 juillet. Premier jour du vote par anticipation. Au bureau électoral, les agentes de révision Raymonde Malawski et Carrie Berthelette font la collecte manuelle des données, tandis que Lynne Rochon effectue la vérification numérique.

« Le vote par anticipation est à la hausse depuis les deux dernières élections. En 2007, 10 % des électeurs ont voté à l'avance. En 2011, ils étaient 18 % et en 2016, 25 %. Les 5 et 6 juillet, le Club Éclipse a été particulièrement achalandé. En tout, 232 personnes ont voté le 5 juillet et 108 le 6 juillet. En fin de semaine, ces chiffres ont chuté (60 personnes le 7 juillet et 57 personnes le 8 juillet). C'est possible que certains aient voulu voter le plus tôt possible avant de partir en vacances, ou au chalet. Mais à ce point-ci, c'est encore difficile de savoir si le vote par anticipation sera encore plus populaire qu'aux élections générales.

« On est au beau milieu de l'été. On se retrouve dans une situation des plus rares. Selon le site web de l'Assemblée législative, il n'y a pas eu de partielle en juillet ou en août depuis au moins 1980. On ignore l'impact sur la participation des Bonifaciens. »

Autre défi : le virage vers une liste électorale numérique. « Les agents de révision qui accueillent les électeurs font toujours la vérification des données à la main, avec la liste imprimée. Ils corrigent les erreurs au stylo. Mais en même temps, un employé fait l'entrée des données ou leur vérification dans le nouveau système numérique. On espère que pour la prochaine élection générale, on aura presque éliminé le besoin d'une vérification manuelle. »

Le 17 juillet, l'équipe de Lynne Rochon passera à 140 employés, qui travailleront dans les 18 bureaux de scrutin.

« En 2016, il y avait 49 sections de vote. On a agrandi les aires de vote pour que 500 personnes se rendent à un même bureau, au lieu de 350 personnes. En partie, c'est parce que près d'un quart des votants admissibles auront tout probablement déjà voté.

« Nos scrutateurs auront tout de même du boulot. Les électeurs doivent produire soit leur nouvelle carte d'information de l'électeur qu'ils ont reçue par la poste ainsi qu'une pièce d'identité avec photo, ou encore deux pièces d'identité. C'est un processus qui peut allonger un peu le temps que ça prend pour voter.

« On peut tous se consoler qu'une fois bien sur la liste électorale, on peut encore voter avec un billet de vote en papier et un crayon, comme dans le Bon vieux temps! »

Tout faire pour la participation

Lynne Rochon résume la situation. « On est au beau milieu de l'été. On se retrouve dans un cas des plus rares. Selon le site web de l'Assemblée législative, il n'y a pas eu de partielle en juillet ou en août depuis au moins 1980. On ignore l'impact sur la participation des Bonifaciens.

« Le vote par anticipation est à la hausse depuis les deux dernières élections. En 2007, 10 % des électeurs ont voté à l'avance. En 2011, ils étaient 18 % et en 2016, 25 %. Depuis le 5 juillet, le Club Éclipse a été particulièrement achalandé. C'est possible que certains aient voulu voter le plus tôt possible avant de partir en vacances. À ce point-ci, c'est difficile de savoir si le vote par anticipation sera encore plus populaire qu'aux élections générales. Et quel sera le taux de participation au bout du compte. »

COUP DE SONDE AUPRÈS DES CANDIDATS

VOIR PAGE 5



ÉDITORIAL

PAR BERNARD BOCQUEL
bbocquel@mymts.net

Voici venu le temps du pont de Saint-Boniface

Après un long voyage de 1 600 milles, 72 portages et une soixantaine de demi-portages effectués entre le 19 mai et le 16 juillet 1818, l'abbé Provencher accompagné de deux autres missionnaires accostait à la Rivière-Rouge. Son premier geste fut de bénir l'attroupement d'un *Pax vobis*, puisque toutes les paroles ecclésiales importantes étaient prononcées en latin, au demeurant pour un autre siècle et demi.

Dans son livre sur *Mgr Provencher et son temps*, Donatien Frémont décrit ainsi la scène qu'Albert LeGatt, l'archevêque de Saint-Boniface, revivra symboliquement dimanche 15 juillet. « Le jeudi 16 juillet au matin, un Bois-Brûlé galopa autour de la colonie pour répandre la grande nouvelle. Les canots portant les missionnaires venaient d'être signalés remontant la rivière Rouge ; ils seraient au fort Douglas dans le cours de l'après-midi. La population attendait avec impatience ce jour depuis longtemps annoncé. À part quelques anciens Canadiens venus jeunes au Pays d'en haut, ces pauvres gens n'avaient jamais vu de prêtres. Aussi personne ne manqua à l'appel. » (1)

Ainsi commença l'œuvre de Joseph Norbert Provencher, qui fit tout son possible pour enraciner dans l'Ouest la mission catholique à partir des terres à l'est de La Fourche ; terres que le maître théorique des lieux, Lord Selkirk, avaient concédées à l'Église. La Bible confie à l'humain la responsabilité de nommer les choses. Par humilité, le missionnaire venu du Bas Canada se plaça sous le patronage de saint Boniface, l'évangélisateur de la Germanie.

Le nom de Saint-Boniface fut longtemps surtout associé à la première paroisse dans ce qui deviendrait un jour l'Ouest canadien. Entre sa consécration comme évêque auxiliaire de Québec en 1822 et la décision de Rome d'en faire un évêque de plein droit, il s'écoula précisément un quart de siècle.

À l'autre bout du monde, le Vatican avait choisi le 4 juin 1847 de l'appeler « évêque du Nord-Ouest ». Cette désignation, qui lui parvint un an après, jour pour jour, n'eut pas l'heur de lui plaire. « Ce nom ne signifie rien ; ce n'est pas une place, mais un pays inconnu sous ce nom au loin. Ici même, par Nord-Ouest, on entend la compagnie du Nord-Ouest. J'aimerais mieux signer : évêque de Saint-Boniface (de la Rivière-Rouge, si vous voulez). C'est le nom de la cathédrale. » (2)

Le souhait du vieux missionnaire se réalisa en 1851, deux ans avant sa mort, lorsque son successeur, Alexandre Taché, fit un crochet par Rome après sa propre consécration épiscopale en France pour faire comprendre à quelque prélat la résonance que le nom de Saint-Boniface avait acquise. C'est donc comme évêque de Saint-Boniface que mourut Provencher le 7 juin 1853.

Quand la vie économique prit son élan après que la Colonie de la Rivière-Rouge devint province en 1870, des liens plus permanents étaient requis pour traverser la rivière Rouge. L'arrivée du chemin de fer à Saint-Boniface en 1878 (connexion avec les États-Unis) et du Canadien Pacifique à Winnipeg en 1881 (connexion avec l'Est) exigea la construction de ponts pour franchir la Rouge.

La compagnie de la Baie d'Hudson veilla à la mise en service en 1882 du pont Broadway pour tenter (en vain) de faire de Broadway une artère économique incontournable. Le pont Provencher, ouvert à la circulation en 1918, assura la connexion permanente la plus directe entre les villes de Saint-Boniface et de Winnipeg.

Le nouveau pont véhiculaire de 2003 s'appelle encore pont Provencher.

Le bicentenaire offre une occasion de reconnaître jusqu'au 22e siècle cette vérité que Provencher n'a pas travaillé pour pérenniser son nom. Le solide pont moderne qui enjambe la Rouge ne saurait mieux symboliser son héritage. Il faut appeler le pont Provencher pont de Saint-Boniface.

(1) *Monseigneur Provencher et son temps*, publié en 1935 aux Éditions de La Liberté, 619 avenue Mc Dermot à Winnipeg.

(2) *Ibidem*, page 264.



À VOUS LA PAROLE

Vous pouvez réagir aux lettres en écrivant à la rédactrice en chef Sophie Gaulin à **sgaulin@la-liberte.mb.ca**

Les conditions de publication des lettres sous la rubrique **À VOUS LA PAROLE** se trouvent en page 2.

Le Centre du patrimoine : un fleuron de chez-nous

Madame la rédactrice,

Merci à Raymond Hébert de nous avoir rappelé dans *La Liberté* du 23 au 29 mai 2018 que mon ami Henri Grimard a œuvré comme président de la Société historique de Saint-Boniface. C'était entre 1991 et 1999, au temps où Alfred Fortier était le directeur général. C'était aussi au temps de la création du Centre du patrimoine, qui a ouvert ses portes en 1998.

En souvenir de leurs actions, merci aussi au député provincial de Saint-Boniface Neil Gaudry et au député fédéral de Saint-Boniface Ronald Duhamel qui ont trouvé l'essentiel de l'argent nécessaire pour que nous puissions mettre sur pied ce fleuron de la francophonie de chez-nous.

Encore une fois merci Raymond de nous rappeler ces moments historiques et la contribution des nôtres. J'ai aimé œuvrer au conseil d'administration de la Société historique pour une dizaine d'années, durant lesquelles je me suis fait un devoir communautaire de présider le comité de construction du Centre du patrimoine, et ensuite d'assumer la présidence de l'organisme entre 1999 et 2002, l'année du centenaire de la Société historique, lorsque l'actuel président, Michel Lagacé, a pris la relève.

Louis L. Bernardin
Saint-Raymond
Le 27 juin 2018

Une jeunesse impressionnante

Madame la rédactrice,

Suite à l'article «De Noël-Ritchot à Oxford» paru dans *La Liberté* du 4 juillet, je voudrais dire bravo à Johise Namwira qui s'en va à Oxford! Nous sommes entre de bonnes mains avec cette jeunesse manitobaine qui continue à nous impressionner ... et bravo à Monique Guénette qui a su reconnaître la passion et le potentiel de cette talentueuse élève! Et merci à Manella Vila-Nova du journal *La Liberté* pour cet article bienveillant !

Mariette Mulaire
Saint-Boniface
Le 6 juillet 2018.

Trop folklorique, la Saint-Jean ?

Madame la Directrice,

J'ai lu avec scepticisme l'éditorial de La Liberté sur la Saint-Jean paru le 20 juin dernier. Trop canadienne-française et pas assez métissée, la Saint-Jean, si j'ai suivi le raisonnement de Bernard Bocquel? Et la Saint-Patrick? Trop irlandaise? Devons-nous aussi nous demander si le 14 Juillet à Saint-Claude a encore un sens ? La Saint-Jean est fêtée par les Métis de la Rivière-Rouge dès 1854. La Vérendrye et ses compagnons la célébraient auparavant à la française. En 1913, elle réunit des catholiques de langue française de l'archidiocèse de Saint-Boniface (Canadiens français, Métis, Français, Belges), selon le vœu de Mgr Langevin. À l'époque du débat déchirant sur les écoles françaises, elle mobilise toute une communauté en quête de repères à La Broquerie. Avant de se battre seul pour la cause de tous les Franco-Manitobains, Georges Forest était un membre en règle de la valeureuse Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg. La Saint-Jean reflète aujourd'hui ce que des francophones d'Amérique fêtent en mémoire de leurs luttes, de leurs défaites et de leurs victoires. Pourquoi se priveraient-ils d'une occasion de célébrer en grand ce qu'ils sont encore et veulent rester aux côtés d'anglophones et d'allophones? Est-ce que le « projet des bilingues manitobains », selon Bernard Bocquel, a plus de sens ? Quel est-il au juste ? Une édition bilingue « sexy » de La Liberté à l'horizon ? Les Manitobains qui fêtent la Saint-Jean sont-ils moins bilingues qu'eux? Tâchons de rester conséquents avec les valeurs que nous voulons défendre. Pourquoi la Saint-Jean sans son petit saint Jean-Baptiste d'antan ni ses jeux gonflables à l'américaine ne pourrait-elle pas contribuer annuellement au développement d'un tourisme francophone au Manitoba et en Amérique du Nord? Je salue l'initiative prise en juin dernier à Saint-Boniface (un concert francophone populaire sans les oripeaux américanisés de la Saint-Jean) et reste solidaire des francophones de La Broquerie et d'ailleurs.

Dominique Laporte,
Winnipeg,
Le 5 juillet 2018

Une semaine avant l'élection

Coup de sonde auprès des candidats

À une semaine de la partielle de Saint-Boniface, qu'est-ce qui vous encourage? Les réponses des quatre candidats en lice : Dougald Lamont, Mamadou Ka, Françoise Therrien Vrignon et Blandine Tona.

propos recueillis par
Daniel BAHUAUD

dbahuaud@la-liberte.mb.ca

Dougald Lamont
Parti libéral du Manitoba

« Ce qui m'encourage et m'inspire, c'est que nous avons besoin de changements profonds au Manitoba, pour l'environnement et l'économie. Parce que trop de gens sont déçus ou désespérés. Nous nous trouvons à un point tournant. C'est une opportunité pour du nouveau leadership au Palais législatif, et une nouvelle opposition aux idées démodées de Brian Pallister. C'est une opportunité pour montrer que le changement pour le mieux est possible, à Saint-Boniface en 2018, et partout au Manitoba en 2020. »



Dougald Lamont.

Photo : Archives La Liberté



Mamadou Ka.

Photo : Archives La Liberté

Mamadou Ka
Parti progressiste conservateur du Manitoba

« À une semaine des élections, je suis très encouragé. Tout va bien. On continue de rendre visite aux électeurs et de demander leur soutien. Nous sommes encouragés par les réponses positives reçues aux portes et nous continuerons jusqu'au 17 juillet. »

Françoise Therrien Vrignon
Parti vert du Manitoba

« Ce qui m'encourage, c'est ma communauté : créative, généreuse, organisée, sympathique, avec une joie de vivre qui déborde. Je prends ma place pour continuer notre tradition de préparer le terrain pour la génération qui nous suit, et de leur léguer un héritage sain. On partage des valeurs du Parti vert à Saint-Boniface à chaque jour, et plusieurs résidents se sentent comme si c'est réellement la première fois qu'ils peuvent voter pour ces valeurs qui nous rassemblent tous. Être du bon côté de l'Histoire, et embarquer Saint-Boniface avec soi, il n'y a rien de plus encourageant. »



Françoise Therrien Vrignon.

Photo : Archives La Liberté



Blandine Tona.

Photo : Daniel Bahuaud

Blandine Tona
Nouveau parti démocratique du Manitoba

« Après plusieurs semaines de campagne, je suis extrêmement encouragée de voir à quel point les Bonifaciens ont à cœur leur communauté et leur engagement à me voir faire partie des solutions qui s'imposent en santé, en éducation, en environnement, en logement abordable, en services sociaux.

Mon message de participation et de collaboration est très bien reçu aux portes et j'ai le sentiment que Saint-Boniface saura élire la représentante la plus à l'écoute de leurs besoins et aspirations. Je suis également très motivée par le soutien de mon équipe du NPD et de tous les bénévoles. »

Le regard du statisticien

Peut-on avoir une idée sur la façon dont les gens vont voter à partir des données obtenues par Statistique Canada? Wilf Falk, l'ancien statisticien en chef du Manitoba, propose son regard, en s'appuyant sur le recensement de 2011.

Le passionné de chiffres estime que « les données de 2011 sont fiables, puisque Saint-Boniface n'a pas connu d'énormes changements démographiques dans les cinq dernières années ».

À son avis, la population du comté présente plusieurs caractéristiques clés :

« 27 % des Bonifaciens sont francophones, ce qui dépasse largement le pourcentage de francophones de 10,3 % ailleurs à Winnipeg. De plus, 12 % s'affichent comme étant métis. À Southdale, ils sont 6,5 %. Dans les deux cas, c'est énorme. Ça aurait été impensable il y a même 15 ans.

« C'est donc dire que pour des raisons démographiques, et historico-culturelles, il est évident que tout ce qui touche au français est important pour une bonne tranche de Bonifaciens. L'éducation et, les services gouvernementaux en français sont des sujets incontournables.

« De plus, la population est très diversifiée. Si 27 % des Bonifaciens ont le français comme langue maternelle, 37 % des 20 845 Bonifaciens qui n'ont pas le français comme langue maternelle le parlent. Le tagalog, l'ukrainien, le polonais et l'espagnol ont aussi une présence.

« Les Bonifaciens vivent dans moins de maisons unifamiliales – 4 950 – que leurs voisins du comté de Southdale (6 515) ou encore que les Winnipégois de St. James (6 970). Et leur revenu moyen par ménage est de 42 766 $, ce qui est considérablement moins élevé que les 80 713 $ que gagnent leurs voisins à Southdale. On peut aisément imaginer que le coût de la vie, les impôts et les taux d'intérêts sur les prêts hypothécaires comptent pour beaucoup dans leurs préoccupations. Bref, ils pourraient être séduits par la bonne gestion de la bourse publique.

«Enfin, Saint-Boniface a beaucoup d'aînés. 17,4 % des 20 925 Bonifa-ciens ont 65 ans et plus. Par ailleurs, 44,2 % des aînés vivent seuls. On peut supposer que les soins de la santé les préoccuperont particulièrement le jour du vote. »

POUR MIEUX VOUS SERVIR

Du fait de la couverture de la partielle de Saint-Boniface le 17 juillet, *La Liberté* sera publiée une journée plus tard que d'habitude, le jeudi 19 juillet.

NOTRE HOMMAGE À CARMEN CAMPAGNE

L'impact durable d'un phénomène

La star des petits des années 1980 et 1990, qui maintenant sont grands, et leurs parents un peu plus vieux, ont en masse donné libre cours à leurs émotions sur les modernes réseaux sociaux à l'annonce du décès prématuré à l'âge de 58 ans de la Fransaskoise de naissance Carmen Campagne, qui a succombé à un cancer le 4 juillet.

Autant dire qu'il n'y a pas beaucoup de foyers francophones, au Québec en particulier, dans lesquels on ne trouverait pas au moins un album de Carmen Campagne. L'artiste qui a renouvelé le genre de la chanson pour enfants a vendu au moins un million de disques et de vidéos au Canada, ainsi que de 200 000 en France.

Des chiffres qui soulignent son succès inégalé sur une décennie. En octobre 1994, à l'occasion de la sortie de son sixième album, le journaliste culturel du *Devoir* Pierre Cayouette avait été le premier à la surnommer « la diva des garderies ». (1)

Une anecdote qui remonte à l'apogée de son succès résume l'impact du phénomène original qu'elle avait réussi à susciter. C'était vers 1996 au traditionnel Festival des Montgolfières de Saint-Jean-sur-Richelieu.

Les organisateurs attendaient de 2 000 à 4 000 personnes. Plus de 10 000 sont venues à la rencontre de la diva, congestionnant le Pont Champlain. Après le spectacle, Carmen Campagne, dans un élan de générosité coutumier, a passé des heures et des heures à signer des autographes pour des enfants qui avaient été frustrés de ne pas la voir.

Sa popularité ne s'est pas démentie jusqu'au tournant du millénaire. Pour être entrée dans les cœurs avec des chansons comme *Un bon chocolat chaud, La moustache à Papa* et *La vache en Alaska*, Carmen Campagne restera sans aucun doute une artiste bien vivante pour des générations à venir.

Bernard Bocquel



(1) On peut lire l'article *La diva des garderies* sur le site de la Montagne secrète : www.lamontagnesecrete.com/la-diva-des-garderies/

Paul et Aline témoignent

La grande force musicale de Carmen a été de reprendre la chanson traditionnelle canadienne-française et de la présenter avec des arrangements contemporains. Ce qui éclaire en grande partie son succès au Québec et au Canada français.

Comme la plupart des familles canayennes, mon père Émile avait les 11 cahiers de la *Bonne Chanson* de l'abbé Charles-Émile Gadbois. Sur la ferme à Willow Bunch, on passait beaucoup de temps à chanter de ces chansons traditionnelles. J'ai réalisé cinq albums pour Carmen. Et sur chaque disque, il y en avait au moins trois ou quatre tirées de la *Bonne Chanson.*

En France, personne ne connaissait la *Bonne Chanson*. C'était une découverte pour les petits et leurs parents. Quand on ajoute les compositions originales, comme le *Cot, cot, cot* de ma sœur Annette, ou encore les tubes qu'on a repris, comme *Le Moustique* de Jos Dassin ou *Un éléphant sur mon balcon* de Roger Whitaker, on comprend pourquoi les Français ont craqué. On a joué trois fois à l'Olympia, la salle mythique à Paris.

Le succès de Carmen repose aussi sur nos arrangements. Carmen avait l'instinct de captiver les enfants. On discutait beaucoup des arrangements pour faire participer les jeunes. On avait recours à la chanson à répondre traditionnelle, mais on pensait aussi à des moments précis où les petits pourraient s'exprimer. Je testais souvent mes arrangements à la maison sur mes fils Gabriel et Aleksi.

Aussi, j'ai choisi des ingénieurs qui savaient enregistrer des instruments acoustiques. Il fallait de l'acoustique, pas des claviers électroniques. Carmen insistait là-dessus. Elle disait que les enfants méritaient le meilleur de nous. Et puis c'était aussi important d'accrocher les parents avec un produit solide, professionnel. Après tout, c'était eux qui achetaient les disques!

Ce professionnalisme a attiré d'autres vedettes populaires prêtes à être associées à une chanteuse pour enfants. Et ça aussi c'était nouveau. Je pense par exemple à Daniel Lavoie, Laurence Jalbert, Luc De Larochellière, Michel Rivard ou François Pérusse. Notre gérant de Hart Rouge, Roland Stringer, qui était aussi le producteur des disques de Carmen, connaissait un bon nombre d'entre eux. Et ils ont embarqué.

On a été élevés dans un bain de musique. À Willow Bunch, la musique était une présence constante. Mes sœurs Annette, Suzanne, Michelle, Solange et Carmen, et mon frère Paul, on chantait du folklorique et le country western de la génération de mon père Émile. Il jouait du piano et de la guitare, et on l'accompagnait en chantant.

On chantait même dans la voiture! Les deux parents en avant, avec un enfant sur le milieu de la banquette, et les six autres en arrière. En plus d'avoir hérité de la musicalité familiale, Carmen ressemblait tout particulièrement à Marguerite, notre mère. Comme Carmen, maman avait été enseignante. Quand les enfants ont quitté le bercail, elle est même retournée enseigner aux tout-petits.

Comme maman, Carmen comprenait les enfants. Ils étaient à l'aise avec elle. Après ses spectacles, elle leur donnait toute son attention. Elle parlait si possible à chacun d'eux, en les regardant dans les yeux et en les écoutant activement. Elle leur était présente.

Même chose sur la scène. Sauf qu'en plus, elle ajoutait son organisation de chanteuse professionnelle et sa vision pédagogique. Enseigner, c'est faire un show qui dure toute la journée d'école. Carmen organisait ses spectacles comme une enseignante prépare son plan de cours. Tout était pensé. Elle avait une vision très claire de ce qu'elle voulait.

En même temps, en bonne enseignante, elle pouvait laisser transparaître sur la scène son plaisir d'être avec les jeunes. Elle cherchait à les divertir tout en les laissant demeurer des enfants. Elle cherchait à les rejoindre au beau milieu de ce temps précieux qu'est l'enfance.

Côté personnel, ma sœur était une personne calme, intravertie. Carmen aimait le silence. Elle aimait être seule. Elle avait aussi un besoin de beauté et d'harmonie.

Il y avait toujours de l'humour dans ses textes. De la fantaisie, un amour des jeux de mots et un désir de jouer avec le langage.

NOTRE HOMMAGE À CARMEN CAMPAGNE

Une vie au Centre du patrimoine

Daniel Bahuaud

Le Centre du patrimoine possède peu de documents déposés par des musiciens. C'est pourquoi Gilles Lesage, le directeur général de la Société historique de Saint-Boniface, est ravi d'abriter le Fonds d'archives de la famille Campagne.

« On peut aisément suivre l'évolution musicale de cette famille extraordinaire des premières années à Willow Bunch, à la formation du groupe Folle Avoine, en passant par Hart Rouge et la carrière solo de Carmen Campagne, et ce jusqu'en 2015.

« C'est un fonds complet, très bien organisé par Roland Stringer, le premier producteur des disques de Carmen Campagne. Ensuite Aline Campagne a passé beaucoup de temps pour que les documents soient faciles d'accès. Je suis heureux qu'ils aient pensé à nous offrir ces archives. Trop souvent, de tels documents sont éparpillés chez plusieurs membres d'une famille, et finissent par disparaître. »

Le fonds d'archives de la famille Campagne comprend 17 boîtes de documents textuels – contrats, revues de presse, etc. De plus, il y a 1 435 photos et diapositives, 100 disques compacts, 14 albums vinyle, 163 cassettes, 233 vidéo-cassettes et 14 films.

« C'est une collection vraiment complète qui sera très utile pour les chercheurs. C'est à l'avantage de tous les musiciens d'organiser leur matériel de manière semblable. »

Le Centre du patrimoine possède par ailleurs le Fonds d'archives du 100 Nons, les partitions des compositeurs Marius Benoist et Rémi Bouchard, ainsi que des enregistrements de chants folkloriques effectués par Henri Létourneau et Marcien Ferland.


Photo : Archives La Liberté

Carmen Campagne, le 28 septembre 2013 à l'École communautaire Réal-Bérard. La « diva des garderies » avait fait chanter, danser et bouger plus de 200 jeunes de Saint-Pierre-Jolys et de la vallée de la Rivière-Rouge. Le 30 décembre de la même année, la chanteuse a été nommée à l'Ordre du Canada.

Pour sa sœur Aline Campagne, le fait d'avoir été ainsi reconnue n'avait rien enlevé à la grande simplicité de la vedette : « Carmen avait réussi à conserver son cœur d'enfant. Elle était une personne exceptionnelle. Son cancer a été particulièrement agressif. Toute la famille a été prise par surprise. Elle nous manquera. »

Une pro du spectacle à l'œuvre

Daniel Bahuaud

En 2007 et en 2008, Les Productions Rivard ont tourné deux saisons de *Carmen à la campagne*, une émission produite pour TFO, la chaîne de télévision éducative et culturelle de langue française de l'Ontario.

Louis Paquin, le producteur, se rappelle que « dès qu'on a proposé l'idée à Carmen, elle a tout de suite voulu embarquer ».

« C'était une éducatrice qui connaissait bien la pédagogie. Elle comprenait les enfants. Elle comprenait la visée de la production. Avec le nom de Carmen Campagne, c'était facile de convaincre le diffuseur.

« Carmen s'est beaucoup investie dans la production. Elle est allée en Ontario rencontrer des enseignants, pour discuter de leurs besoins. Elle a vite compris qu'on s'adressait à un public d'immersion française. Elle s'est donc mise à ralentir son débit, pour maximiser la compréhension des jeunes. »

La Fred Penner du Canada français

Louis Paquin rappelle que Les Productions Rivard avaient une équipe expérimentée, qui avait déjà à son actif l'émission pour enfants *Paul et Suzanne*. « Nous avions pour scénariste Janine Tougas et pour la musique Normand Dugas. Carmen était une pro. Une vraie. Elle comprenait qu'elle servait de catalyste pour que notre équipe puisse continuer de travailler. Elle n'était pas une diva au sens péjoratif du mot. Au contraire, nous avons vécu une très belle collaboration.

« Pour moi, Carmen Campagne, c'était la Fred Penner du Canada français. Comme avec Fred Penner, les jeunes parents se souviennent d'elle et jouent ses disques pour leurs petits. Ils leur font visionner les émissions. Elle va vivre, Carmen. »

L'IMPACT D'UNE INVENTION

La technique originale de recyclage a fait ses preuves

On va entendre parler de HD Petroleum

En Amérique du Nord, seulement 17 % des lubrifiants de voiture usagés sont recyclés. Au Canada, 800 millions de litres sont recyclés. Des chiffres que l'entreprise HD Petroleum de Saint-Boniface veut faire évoluer.

Daniel BAHUAUD



Todd Habicht et son fils Tyler, qui est ingénieur spécialisé en technologie motrice.

Photo : Daniel Bahuaud

Établie sur l'autoroute numéro 14 aux abords de Letellier et Saint-Joseph, la micro-raffinerie de HD Petroleum est maintenant en mesure de transformer industriellement de l'huile à moteur usagée en diesel, après neuf ans de recherche et d'expérimentation.

Todd Habicht, le fondateur et PDG de l'entreprise, est heureux d'avoir atteint la phase de production : « Notre objectif était de prouver qu'une petite raffinerie, établie sur 300 mètres carrés, peut transformer plusieurs milliers de litres d'huile à moteur en diesel en l'espace d'une heure. Après des hauts et des bas, et une période intense de quatre mois de contrôles, d'inspections et de mise en service en 2017, on a réussi. Et à très bas coût, puisque notre équipement nous a coûté que 8,3 millions $ US. Maintenant, on est convaincu qu'on pourra rouler 24 h par jour, sept jours par semaine. En 48 heures, pendant la longue fin de semaine de la Fête du Canada, on a produit 45 000 litres de diesel. »

Pour chaque litre de lubrifiant usagé, HD Petroleum produit 0,85 litres de diesel. La partie qui n'est pas recyclée sert de carburant à la micro-raffinerie. Ainsi, toute l'huile est utilisée.

« C'est l'avantage de notre technologie qui redistille les molécules hydrocarbonées de l'huile usagée en diesel. L'idée remonte déjà à plusieurs décennies. Mon grand-père Bernard Habicht avait déjà développé les grands principes, mais il n'avait pas réussi à dépasser le stade artisanal. C'est dire si son esprit est très présent dans notre micro-raffinerie. C'est pour moi une source de grande fierté. Barney, comme tout le monde l'appelait, était un grand inventeur. Par exemple, c'est lui l'inventeur de la moissonneuse-batteuse, qui a transformé l'agriculture. »

Todd Habicht espère-t-il à son tour transformer l'industrie pétrolière?

« C'est possible. On est convaincu qu'on pourra imposer notre technologie, au Manitoba pour commencer. Au Canada, la collecte de lubrifiants usagés est très bien organisée, à près de 70 %. C'est la transformation de l'huile qui laisse encore énormément à désirer. Une micro-raffinerie peut non seulement desservir une population de 700 000 person-nes, mais surtout elle n'exige pas des investissements en centaines de millions de dollars comme c'est le cas pour une raffinerie conventionnelle. En une année, elle peut recycler jusqu'à 15 millions de litres. Et réduire l'empreinte carbone d'environ 7,6 kilotonnes par année. C'est l'équivalent de 1 450 voitures, ou de 718 maisons.

« Le potentiel écologique est énorme. Et les marges de profit se situent à environ 37 %. C'est dire que le recyclage peut être très profitable. On a déjà des investisseurs au Canada, aux Antilles et à Guam qui attendent juste qu'on fasse nos preuves au Manitoba pour acheter notre savoir-faire. »

Un impératif écologique

La Corporation manitobaine pour la récupération des ressources affirme qu'un litre d'huile à moteur peut contaminer un million de litres d'eau souterraine.

Pourtant, la Province a longtemps répandu de l'huile usagée sur les chemins de gravier pour empêcher les voitures de soulever de la poussière.

Todd Habicht, le fondateur et PDG de HD Petroleum, rappelle que la pratique a été abolie il y a déjà plusieurs décennies, « mais des dégâts énormes ont été faits ».

« Dans le numéro de janvier 1963 du magazine Popular Science, on conseillait aux lecteurs, après un changement d'huile, de se débarrasser de l'huile usagée en la versant dans un trou rempli de gravier!

« L'incinération est tout aussi néfaste. Les industries se servent toujours d'huile à moteur usagée comme huile de chauffage à bon marché. Mais ce processus produit 8 000 fois plus de plomb, 196 fois plus d'oxyde de soufre, 128 fois plus d'arsenic et 35 fois plus de matières particulaires inhalables qu'un radiateur à huile de chauffage. »

L'IMPACT D'UNE INVENTION

La percée de HD Petroleum, vue par un récupérateur d'huile à moteur usagée

Enfin à l'abri des récessions

Notre Dame Used Oil figure parmi la centaine d'entreprises manitobaines qui récupèrent l'huile de moteur usagée, l'antigel et les filtres à huile.

Jean Dizengremel, son propriétaire, se réjouit que HD Petroleum puisse désormais transformer industriellement de l'huile à moteur usagée en diesel.



Jean Dizengremel, propriétaire de Notre Dame Used Oil, en avant des réservoirs d'huile à moteur usagée aux abords de Notre-Dame-de-Lourdes.

Photo : Daniel Bahuaud

Daniel BAHUAUD

Quand Jean Dizengremel a appris que Todd Habicht allait développer sa micro-raffinerie, il a tout de suite compris l'impact positif pour son entreprise, dorénavant à l'abri des fluctuations économiques.

« C'est essentiel de pouvoir recycler l'huile de moteur. Pour l'environnement, on est d'accord. Mais aussi pour faire de bonnes affaires. Il faut que la récupération et le recyclage soient rentables.

« À l'heure actuelle au Canada, trois grandes raffineries – sur l'Île de Vancouver, à Preston en Ontario et à Trois-Rivières au Québec – transforment l'huile de moteur usagée en huile à moteur neuve. C'est bien, mais ce n'est pas suffisant.

« Parce qu'en ce moment, 95 % de l'huile usagée dans l'Ouest canadien sert de carburant pour chauffer l'asphalte avant qu'il ne soit enduit sur les routes. Utiliser l'huile usagée comme carburant, c'est extrêmement polluant. Et puis pour nous, qui stockons l'huile usagée à l'année longue, c'est risqué de se fier presque uniquement aux fournisseurs d'asphalte. Ils travaillent de la mi-mai à la fin-septembre. Le reste du temps, nous continuons de recevoir de l'huile, que nous sommes obligés d'entreposer. »

Jean Dizengremel rappelle que le prix de l'huile usagée a suivi le prix du pétrole. Ainsi, entre 2015 et 2017, lorsque le prix du pétrole a chuté, Notre Dame Used Oil a subi les contre-coups financiers. « Les producteurs d'asphalte se sont mis à utiliser le gaz naturel, parce que c'était moins cher. Pour nous, c'était une période décourageante. Aux États-Unis, les récupérateurs d'huile usagée ont même été obligés de payer les raffineries pour se débarrasser de leur stock. Une absurdité totale! »

D'où l'intérêt de HD Petroleum. « On a enfin un client à l'abri des récessions. On pourra vendre notre huile à l'année longue à HD Petroleum. Ce qui veut dire que nos dix employés pourront collecter plus d'huile chez les EcoCentres municipaux, les entreprises, les fermes, les colonies huttérites et les réserves autochtones. Tout le monde en sortira gagnant. »

<< Une voix forte à la législature pour les résidents de Saint-Boniface sur laquelle ils peuvent avoir confiance et se fier >>

LE 17 JUILLET VOTEZ

LAMONT, Dougald

POUR DÉPUTÉ SAINT-BONIFACE

Notre vision pour Saint-Boniface et le Manitoba

- Protéger nos services de santé de première ligne et les travailleurs en soins de santé.
- Promouvoir notre langue française.
- Faire croître les entreprises manitobaines et créer de bons emplois au Manitoba.
- Investir dans notre système d'éducation.
- Faire preuve de respect et de bonne gouvernance à l'Assemblée législative.



204.318.3294
www.ournewway.ca
engageStB@manitobaliberals.ca
@DFLamont
/DougaldOurNewWay

Un leadership progressiste pour Saint-Boniface et un envol vers l'avant pour le Manitoba.

Chef du parti Libéral du Manitoba

Dougald LAMONT

autorisé par l'agent officiel

CULTUREL

Première expo solo pour Eric Plamondon

C'est quoi être un homme?

Le directeur exécutif d'Artspace, Eric Plamondon, est un artiste touche-à-tout. Cette fois, c'est en solo qu'il s'est lancé dans un nouveau projet : *Now with words.* (1)



mlemee@la-liberte.mb.ca

Difficile de catégoriser ce projet d'exposition d'Eric Plamondon, qu'il décrirait plutôt comme « une expérience artistique ».

« Cet art, spécialement conçu pour cette galerie, est voulu spécifique à ce lieu et à ce temps. Mon but, c'est de mettre au défi certaines conceptions sociales qui, selon moi, sont datées, ou sont des dogmes que l'on n'a pas encore cassés, qui concernent l'homosexualité, la perspective homosexuelle et tout ce qui traite de la masculinité. »

Eric Plamondon utilise, depuis longtemps, le prisme homosexuel dans sa pratique artistique. Avec ce projet, l'artiste propose les différences des gens comme des portes d'entrée, et non comme des barrières. « Je ne pense pas qu'on aborde assez ce genre de problématiques. Je réalise que la nudité masculine est loin d'être une norme acceptée socialement. Je trouve que c'est encore un tabou. Par rapport à la nudité féminine, il y a un gouffre évident entre les deux. Et je ne sais pas pourquoi.

« C'est important pour moi de traiter de cette nudité, non pas sous un aspect pornographique, du tout, mais comme quelque chose de naturel, qui ne devrait pas être menaçant. »

L'exposition se présente en trois parties. D'abord un poème, qu'Eric Plamondon a écrit après la fusillade dans une discothèque gaie à Orlando le 12 juin 2016, illustré par une mosaïque de photos polaroïd. Ensuite, une histoire inédite, illustrée également, sera présentée en anglais : *Story about me, story about you.* Enfin, le troisième volet de ce projet met en exergue 11 hommes, en photos et en citations. Interrogations à la clé garanties.

Quels sont les indices visuels qui nous permettent de comprendre l'autre? Où s'identifier dans le spectre d'homme à femme? Et dans celui de l'orientation sexuelle? *Now with words* est une analogie, pour mieux comprendre l'homme dans sa beauté, dans son esthétique. Et c'est quoi, en fait, être un homme?

Pour tenter de répondre à ces questions, un principe : se mettre à nu. C'est le défi central du projet d'Eric Plamondon, que ses participants ont relevé, tout d'abord physiquement.



photo : Morgane Lemée

Eric Plamondon, derrière l'appareil polaroïd qui a conduit aux confidences, l'objet central de sa première exposition solo, *Now with words.* À voir à la Flux Gallery jusqu'au 21 juillet 2018.

« Les photos polaroïd exposées n'ont pas été prises dans un cadre spécifique. Il n'y a aucune référence, ni vêtement, ni accessoire. Il n'y a rien. Ils sont nus. La seule chose pour cerner la personne, ce sont leurs mots que j'ai choisis. »

Now with words. Les mots tirés des discussions, confessions des hommes participants, sont le corps de ce projet. « Puisqu'ils étaient déjà nus en me parlant, ils se sont lancés dans des conversations encore plus honnêtes, sincères. Cela a rapidement créé des moments très forts et très intéressants. Chacun avait des histoires fascinantes à raconter. J'ai choisi une citation tirée de chaque échange, en espérant représenter le mieux possible chacun de ces hommes. »

(1) L'exposition a lieu à la Flux Gallery, 2-290, avenue McDermot, jusqu'au 21 juillet 2018. Galerie ouverte du mardi au samedi, de 12 h à 17 h.

Ce qui rend le Fringe possible

La 31e édition du Festival de théâtre Fringe aura lieu du 18 au 29 juillet. Cette année, entre les 30 lieux intérieurs et les performances de rue, environ 180 spectacles différents auront lieu. Un spectacle en français par TiBert le Voyageur, quatre pièces en langage des signes, des comédies musicales, des improvisations et des performances inclassables : au Fringe, il y en a pour absolument tous les goûts.

Nouveauté cette année : le Fringe offre un programme en ligne détaillé des pièces accessibles aux personnes malentendantes, malvoyantes et celles qui ont l'anglais comme deuxième langue, ainsi que des sites accessibles aux chaises roulantes. Chuck McEwen, producteur du Fringe, commente : « Chaque année notre programmation se renouvelle. Rappelons-le : le mandat du Fringe n'impose aucune règle artistique. La sélection des artistes se fait sur un système de loterie et les artistes sont libres de livrer leur performance comme ils le souhaitent. Ils paient un montant de 750 $ pour s'inscrire et reçoivent 100 % des ventes de tickets pour leur spectacle. »

Le Festival Fringe n'existerait pas sans ses bénévoles. Plus de 750 personnes s'impliquent chaque année. « Sans notre communauté, nous ne serions pas le deuxième plus grand Fringe en Amérique du Nord. Depuis la toute première année, c'est la force de notre Fringe : une forte communauté, très impliquée. »

M.L.

SUDOKU

PROBLÈME N° 609

			4	2				
8					3			
		1		9			7	
						3		
9	6						1	
	3							5
			6	1				7
		8	5	7				3
	2						8	

RÉPONSE DU N° 608

4	6	3	1	5	8	2	7	9
7	5	9	2	3	6	1	4	8
1	2	8	9	4	7	3	6	5
8	4	1	7	2	9	6	5	3
3	7	6	4	8	5	9	1	2
5	9	2	3	6	1	7	8	4
2	1	5	8	7	3	4	9	6
6	3	7	5	9	4	8	2	1
9	8	4	6	1	2	5	3	7

RÈGLES DU JEU :

Vous devez remplir toutes les cases vides en plaçant les chiffres de 1 à 9 qu'une seule fois par ligne, une seule fois par colonne et une seule fois par boîte de 9 cases.

Chaque boîte de 9 cases est marquée d'un trait plus foncé. Vous avez déjà quelques chiffres par boîte pour vous aider. Ne pas oublier : **vous ne devez jamais répéter plus d'une fois les chiffres de 1 à 9 dans la même ligne, la même colonne et la même boîte de 9 cases.**

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 978

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2								■				
3										■		
4						■						
5				■							■	
6							■					
7						■						■
8				■								
9			■						■		■	
10		■						■				
11					■							
12						■						

HORIZONTALEMENT

1- Personne qui agit de manière désintéressée, sans rechercher le profit.
2- Discours affecté et ennuyeux. – Perroquets.
3- Force qui pousse à agir. – Gamme.
4- Fleuve de France. – Relative à la nuque.
5- Interjection. – Enfant trop gâté.
6- Pourvoira. – Rivière d'Allemagne.
7- Pasteur norvégien (1686-1758). – Gorge transversale dans un pli anticlinal.
8- Prêts pour la douche. – Partie de l'armure qui protégeait le pied (pl.).
9- Préposition. – Levier.
10- Employé en style juridique. – Il est formé de deux mâchoires.
11- Retirer. – Disposent du bois, en stères.
12- Idiots. – Cité ancienne de mésopotamie.

VERTICALEMENT

1- Plante d'ornement originaire d'Amérique aux fleurs très odorantes.
2- Ratifie, autorise. – Personnel.
3- Actions impies. – Possessif.
4- Personnel. – Se suivent en sens inverse. – Irlande.
5- Joie très vive.
6- Ville de Yougoslavie. – Double. – Il situe un morceau de musique.
7- Coloris du visage. – Lumière.
8- Remplir avec du vin de même provenance. – Se suivent en sens inverse.
9- Amertume profonde. – Époque.
10- Conjonction. – Liqueurs.
11- Prénom masculin. – Propre. – Années.
12- Peintre français, né en 1904. – Changement brusque.

RÉPONSES DU N° 977

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	I	R	C	O	N	S	P	E	C	T	E
2	A	V	E	R	T	I	■	O	C	R	A	S
3	M	O	N	I	A	L	E	S	■	A	P	T
4	P	I	G	E	■	L	I	T	A	N	I	E
5	A	R	A	■	M	E	N	I	N	E	■	R
6	N	E	G	R	E	S	S	E	S	■	L	A
7	I	S	E	U	T	■	T	R	E	V	E	S
8	F	■	E	R	■	S	E	B	■	E	V	E
9	O	N	■	B	I	A	I	S	E	R	A	■
10	R	O	M	A	R	I	N	■	P	R	I	E
11	M	■	A	I	E	S	■	R	I	E	N	T
12	E	R	I	N	■	I	V	R	E	S	S	E

Écrivez-nous!

Le journal *La Liberté* est ouvert à la publication de toute lettre à l'éditeur à condition que l'identité de l'auteur soit connue (les noms de plume ou pseudonymes ne sont pas acceptés) et qu'elle ne contienne pas de propos diffamatoires. La rédaction se réserve également le droit de limiter la longueur des lettres ou de retourner celles dont la formulation n'est pas claire. Merci d'envoyer vos lettres au plus tard le vendredi avant midi pour une possible parution la semaine suivante à l'adresse **sgaulin@la-liberte.mb.ca.**

Les G-Strings? Six jeunes qui défendent leur langue

La preuve par le fun que le français est cool

Quand ils étaient encore élèves au Collège Louis-Riel, les six membres du groupe G-Strings ont constaté un déclin de la langue française et de la culture francophone parmi leurs camarades. Ils ont donc décidé de remettre le français au goût du jour grâce à la musique, entre autres.

Manella VILA NOVA
mvilanova@la-liberte.mb.ca

C'est à l'occasion du Festival du Voyageur, en février dernier, que Maxim et Alex Comeault, Éric et Justin Durupt, Édouard Morin-Fournier et Jacques Strappe ont commencé à faire de la musique ensemble. Édouard Morin-Fournier se souvient : « On se rassemblait pendant le Festival pour jouer des morceaux en français. Et on a été encouragés à continuer. »

Pour ces jeunes hommes âgés de 19 et 20 ans, toute musique est bonne à prendre. Maxim Comeault l'affirme : « On fait toute sorte de musique. On essaye de faire autant de chansons folkloriques francophones que possible, mais on s'ajuste aussi à la demande. Si le public veut un morceau en particulier, on s'adapte. » Édouard Morin-Fournier ajoute : « On travaille aussi sur des chansons en anglais, qu'on traduit en français. »


photo : Manella Vila Nova

G-Strings : Jacques Strappe, Alex Comeault, Maxim Comeault, Édouard Morin-Fournier (Absents de la photo : Éric et Justin Durupt.)

Cet engouement pour le français leur vient de leur expérience au Collège Louis-Riel. Maxim Comeault fait le point sur l'enjeu : « On a été élevés en français. Mais en allant à Louis-Riel, on a réalisé que plusieurs élèves n'aimaient pas cette langue. C'était difficile de conserver notre langue maternelle. » Alex Comeault précise : « À l'École Taché, le français était vraiment très présent. J'étais choqué de voir qu'à Louis-Riel, les élèves trouvaient que le français n'était pas cool. »

Alors qu'ils parlaient entre eux en français, ils étaient victimes de moqueries. Jacques Strappe se souvient : « Pendant le dîner ou les moments comme ça, les élèves parlaient anglais. » Alex Comeault intervient : « Nous, on parlait français, et les autres nous appelaient des *loosers*. » Édouard Morin-Fournier enfonce le clou : « Même quand on sortait avec des gens de l'école, ils parlaient surtout en anglais. Il n'y a qu'entre nous qu'on retrouvait le français. »

Ensemble, les membres du groupe G-Strings ont donc décidé de montrer la langue sous un angle plus ludique, comme le souligne Maxim Comeault. « Nous faisons des vidéos comiques sur Instagram qui plaisent beaucoup. » Alex Comeault ajoute : « Nous nous mettons en scène. Parfois, nous faisons participer notre grand-mère à Maxim et moi, Ida St-Vincent. Elle est métisse et s'implique beaucoup dans la communauté. Elle est devenue populaire sur notre compte Instagram, et les gens aiment la voir apparaître. Ça fait un contraste avec notre groupe. »

Le 27 juillet, Les G-Strings organisent une soirée francophone au Club Saint-Boniface (1). Un choix très symbolique pour les musiciens. Édouard Morin-Fournier : « Saint-Boniface représente la culture francophone. Pendant la semaine du Festival du Voyageur, la place est toujours remplie. Nous, on a voulu faire en sorte que notre culture y soit présente, même en été. »

À cette occasion, Les Chiens de Prairie et Chris Harris passeront tour à tour sur scène pour jouer quelques morceaux. Maxim Comeault donne une idée du ton : « C'est une soirée pour que les jeunes puissent avoir du fun avec leurs amis. » Toute l'idée derrière tout le travail des G-Strings.

Édouard Morin-Fournier résume l'effort engagé : « Nous essayons d'influencer les jeunes pour leur montrer que le français est cool. C'est pourquoi nous organisons ce concert. C'est aussi pourquoi nous publions nos vidéos sur Instagram. C'est une plateforme facile d'utilisation, que les jeunes utilisent. » Jacques Strappe conclut par une démonstration : « Instagram est cool, on est cool, et le français est cool! »

(1) Soirée francophone le 27 juillet à 21h30 au Club Saint-Boniface, 171 rue Dumoulin. Entrée 5 $.

SPORT

Quand les filles font des sports de garçons

Pas facile, le baseball au féminin

Quand elle était enfant, Sophie Bissonnette n'avait pas d'intérêt évident pour un sport particulier. Ses parents ont donc décidé de l'inscrire au baseball, la passion de son père, Marc Bissonnette. Devenue elle-même amoureuse du sport, elle a joué pendant 15 ans dans des équipes masculines, puis féminines.

Manella VILA NOVA
mvilanova@la-liberte.mb.ca

À ses débuts, le baseball était surtout l'occasion pour Sophie Bissonnette de passer du temps avec son père. « Il m'a toujours entraînée, et ça me plaisait beaucoup d'avoir ces moments avec lui. Dans ma première équipe, il y avait six filles et un garçon. Au fil des années, il y a eu de moins en moins de joueuses, jusqu'à ce que je sois la seule de mon équipe. »

Une situation qui a quelque peu préoccupé ses parents. « Ma mère était inquiète que je ne sois qu'avec des garçons. Mes parents m'ont proposé de passer au softball, pour être avec d'autres filles. Mais pour moi, c'est un sport complètement différent, et je ne voulais pas arrêter le baseball. »

Sophie Bissonnette n'a senti une différence que quand elle a commencé à jouer à haut niveau. « L'entraîneur me traitait comme les autres joueurs. Mais je n'étais pas la meilleure, et je sentais que je devais travailler plus fort, parce qu'il y avait des préjugés. Quand il y a 12 garçons et une fille sur le terrain, on remarque la fille et on prête plus attention à ce qu'elle fait. Mais j'avais ma place dans l'équipe, et j'étais prête à tout pour y rester. »

À 14 ans, Sophie Bissonnette a rejoint l'équipe provinciale de baseball féminin. « Ma première année dans cette équipe coïncidait avec le retour de l'équipe féminine provinciale, qui avait disparu en raison du manque d'intérêt pour ce sport. Comme on venait de partout au Manitoba, on n'avait pas beaucoup de pratiques. Alors j'étais obligée de continuer à m'entraîner avec les garçons dans une équipe de ligue. »

Avec cette équipe, la joueuse a voyagé à travers le pays. « J'y ai joué pendant cinq ans. J'ai participé à plusieurs championnats. À Halifax, on est arrivées troisièmes. Au Québec, on a fini quatrièmes, et à Toronto, on a été vice-championnes. »

Marc Bissonnette est devenu co-entraîneur de l'équipe pendant la deuxième année de sa fille. « Sophie a adoré ses expériences avec les garçons et avec les filles, même si c'était plus facile pour elle d'être une meneuse avec les filles. Le souci avec une équipe féminine, c'est qu'il n'y a pas d'autres équipes dans la province contre qui s'entraîner. Nous avons joué contre des garçons pour nous préparer au tournoi national féminin. C'était une erreur, parce qu'à cet âge, les filles et les garçons ont des façons de jouer très différentes. »

Il se souvient d'un incident lors d'une rencontre de l'équipe de filles 16U contre une équipe de garçons de Portage-la-Prairie. « Pour moi, l'esprit sportif est très important. Ces joueurs se moquaient constamment de mes joueuses, qui les menaient d'un bon score. Leur entraîneur ne réagissait pas, alors j'ai dit à mes filles de continuer comme ça, pour leur donner une leçon d'humilité. Mais ce genre de situation était assez rare. »

Malheureusement pour ces passionnées, le baseball féminin n'offre pour l'instant aucun débouché. « Il n'existe pas de ligue professionnelle de baseball féminin, parce que le nombre de joueuses n'est pas là. Le Canada possède une équipe nationale, mais les filles savent qu'elles n'ont aucune possibilité de carrière. »

Cependant, Sophie Bissonnette ne perd pas espoir. « Quand j'étais petite, je voulais être la première fille en ligue majeure. Puis j'ai réalisé à quel point ça serait difficile, et j'ai décidé que ça resterait une passion. Mais je pense que le plus important pour les filles motivées, c'est de continuer à jouer et d'exposer le monde à voir des filles dans des activités qui étaient à l'origine faites pour les garçons. »



Sophie et Marc Bissonnette.

photo : Gracieuseté Marc Bissonnette

Des efforts pour retenir les joueuses de baseball

Baseball Manitoba dessert aujourd'hui plus de 10 000 joueurs, dont 1 500 filles. Dans le but d'attirer plus de joueuses, l'organisme a mis sur pied des programmes spécifiques, comme l'explique Jason Miller, directeur exécutif. « En 2008, nous avons lancé la journée du baseball féminin. Nous avons vu que cette initiative commençait à s'essouffler, alors cette année, nous avons débuté un programme de huit semaines inspiré de ce qui avait été fait à Toronto pour des filles de 4 à 12 ans. Nous avons eu 40 participantes, et espérons augmenter ce chiffre dans les années à venir. »

En 2013, des équipes provinciales ont commencé à voir le jour. « À présent, nous proposons quatre programmes différents : une équipe 12U, une 13U, une 16U et une 21U. 12 ans est l'âge auquel beaucoup de joueuses abandonnent ou passent au softball. Nous pensons qu'en développant une ligue séparée pour les filles, nous parviendrons à les garder intéressées plus longtemps. Nous aimerions aussi avoir une ligue senior, mais nous n'avons pas encore assez d'effectifs, et il serait très difficile de trouver des équipes contre lesquelles jouer. »

L'un des principaux freins au choix du baseball pour les filles est le manque de débouchés. « Il n'y a pas de bourses universitaires ou d'opportunités de jouer en ligue professionnelle. La seule ouverture est l'équipe canadienne de baseball, qui compte 15 à 20 joueuses. Mais même dans cette équipe, les joueuses ne peuvent pas vivre de leur sport, elles ont toutes un emploi à côté. »





PATRIMOINE

▶ **Pour assurer l'avenir du Musée de Saint-Pierre-Jolys**

Les dessous d'une restauration

Le Musée de Saint-Pierre-Jolys est en pleine rénovation. Ernést Hiebert, un maçon spécialiste en restauration d'édifices historiques, partage les découvertes qu'il a faites sur la construction du bâtiment.

Daniel BAHUAUD
dbahuaud@la-liberte.mb.ca

Ernést Hiebert contemple le mur est du Musée de Saint-Pierre-Jolys, où des ouvriers ont déjà enlevé la cheminée en briques qui n'était plus en service depuis que la chaudière à eau a été remplacée par une fournaise moderne.

« J'ai tout de suite compris que ce n'était pas la cheminée originelle du couvent de 1900. C'était clair qu'une plus petite cheminée avait été remplacée par une cheminée bien plus imposante.

« Cette structure a ajouté un poids supplémentaire sur la façade en briques, qui s'est mise à craquer et à se détacher lentement du mur en bois. »

La façade, le maçon de Saint-Malo estime qu'elle a été construite « par des maçons qui connaissaient leur boulot. » « Le deuxième couvent des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie a été construit en 1900, pour remplacer celui détruit par un incendie en 1896. Les bonnes sœurs n'avaient pas beaucoup de sous. Au lieu d'ériger des murs en briques, elles ont choisi de revêtir de briques les planches clouées sur la charpente du bâtiment.

« Le mur en bois était composé de deux rangées de planches. Un fait étonnant : les maçons ont utilisé des clous pour ancrer la façade en briques au mur de planches. En 2018, c'est une pratique courante. En 1900, c'était un travail d'avant-garde. »

Pour restaurer le mur ouest du Musée de Saint-Pierre-Jolys, le maçon a « un plaisir fou » à se servir de briques venues de Chicago qui ont fait partie de l'ancienne église du village, démolie en 1981.

« C'est approprié. Je suis content que des gens comme Jos Robidoux et Léon Morrissette ont eu la présence d'esprit de conserver plusieurs palettes de ces briques. »

Ernést Hiebert espère restaurer le mur ouest « sans laisser la moindre trace de mon passage. » « Pour y arriver, je prépare mon mortier à la main, en utilisant du sable de la région comme l'auraient fait les maçons en 1900. »



Ernést Hiebert, maçon spécialiste en restauration d'édifices historiques.

Photo : Daniel Bahuaud



Le mur ouest du Musée de Saint-Pierre-Jolys, où était située la cheminée problématique. On aperçoit les clous qui servaient à ancrer la façade en briques au mur de planches .

Photo : Daniel Bahuaud

Un restaurateur d'expérience

Ernést Hiebert a restauré la maçonnerie de plusieurs églises, notamment l'église St. Andrew's on the Red, construite en 1845.

Le résident de Saint-Malo a appris son métier de son père Peter Hiebert au cours des années 1960 et 1970, alors que la famille avait quitté Saint-Boniface pour Los Angeles.

« Papa a construit plusieurs grands palais pour les vedettes hollywoodiennes. J'ai commencé à l'aider à l'âge de 11 ans. Plus tard, quand je me suis fiancé, j'ai choisi de suivre ses traces, mais au Canada. »

Histoire de sous

Roland Gagné, le président du Musée de Saint-Pierre-Jolys, rappelle que « c'est quand on a changé le système de chauffage qu'on s'est rendu compte de l'étendue des dommages au mur et à la fondation, qui avait craqué ».

Le projet de rénovation est passé d'un coût initial de 114 000 $ à 160 000 $.

« Le gros de l'argent a permis d'installer la nouvelle fournaise et d'enlever la cheminée. On a déjà payé 80 000 $. Reste maintenant à absorber les coûts du travail d'Ernést Hiebert.

« On avait demandé 2 000 $ de la friperie Village Connection. Quand elle a constaté l'ampleur du projet, elle nous a donné 15 000 $. Le Village de Saint-Pierre-Jolys nous a accordé 20 000 $, la Thomas Sill Foundation de Winnipeg 10 000 $ et Caisse Groupe Financier 2 000 $. »

Le Musée cherchera à obtenir du financement de la Province. « On pourrait avoir jusqu'à 35 000 $ sur deux ans, puisque le bâtiment a été reconnu comme édifice historique provincial en 1989. »

Les travaux sont censés être terminés en 2019.

À VOTRE SERVICE